

LE RETOUR DE NANTES

Un événement majeur, dans la déjà longue et riche histoire des Amis du Sinagot,*⁽¹⁾ est passé presque inaperçu. Pourtant, cinq d'entre nous, le 15 mai dernier, en effectuant le retour de Nantes à Port Anna, à bord de Joli Vent*⁽²⁾, ont écrit une page glorieuse qui mérite de figurer dans le grand livre de nos exploits. J'ai dit une page. Si j'osais, je dirais un chapitre. J'en ai parlé à Jean Richard*⁽³⁾. Il m'a confié n'avoir rien trouvé d'équivalent dans ses archives. Il m'a dit aussi : “ Si Jean-Luc et Yann*⁽⁴⁾ ne sont pas d'accord, vous me les envoyez. Parce que, a-t-il rajouté, non seulement votre aventure s'inscrit dans la suite logique de toutes celles déjà vécues par nos anciens, mais la vôtre, les gars, les dépasse toutes “.

Je ne m'appesantirai pas sur la description des éléments déchaînés que nous avons affrontés. Non. Je vais vous raconter une histoire d'hommes, celle d'un équipage hors pair, sans équivalent dans cette assemblée.

A René, à Jacky, à Patrice, à Daniel, à Claude, Respect. A nos femmes, à Joëlle, à Sonia, grâce à qui tout cela a été possible, Hommage. Je vous accorde que ce jour-là elles étaient restées à la maison. Mais quand vous connaîtrez les épreuves que nous avons traversées, vous verrez que ce n'était pas plus mal. Mais quand même, les filles, Merci.

Ces épreuves avant de vous les raconter, je dois vous présenter l'équipage qui les a affrontées. J'ai dit affrontées et non pas subies. Nuance. Et tout d'abord, à tout seigneur, tout honneur :

RENE : le premier, le meilleur, le plus grand de nous tous. Un Monsieur. Toutes les mers du monde, par tous les temps. Le calme personnifié avant, pendant et après la tempête. Celui qui n'a pas navigué avec René n'est pas un Sinagot accompli.

JACKY : l'adjoint, le second. Pour ceux qui viennent d'arriver dans l'asso, le chef de bord de rechange, au cas où. Et de la rechange vous verrez qu'on en a au besoin. Jacky, un ancien de la Royale et de la gendarmerie maritime. Un homme assermenté qui ne dit que la vérité. Sentant venir la furie des éléments, il a éprouvé le besoin de se confier : “ Tu vois, Claude, comme mes collègues, j'aurais pu aller vous faire chier sur les routes la semaine et remettre ça le samedi et le dimanche sur le Golfe.*⁽⁵⁾ Et bien non! Je ne pouvais pas “. Jacky, il a un coeur gros ...comme ça. Jacky, c'est du lourd. 100 kg pour 1,70 mètre. Il faut le voir faire sa nav sur le pont. Pas d'erreur. C'est bon poids, bonne mesure.

PATRICE : mon ancien. Il a pas l'air comme ça. Mais lui avant, il fabriquait des avions. Pas des hydravions. Ca aurait été trop facile. Et bien à la retraite, il a tout quitté pour enfile des bottes et un ciré. Il n'a pas hésité, une seconde, à remettre en cause toute une vie professionnelle consacrée à l'aéronautique. Une reconversion parfaitement réussie qui a stupéfié ses anciens collègues. A bord, il nous fallait un homme de la trempe de Patrice, et trempé, il l'a été.

DANIEL : Modeste, discret, effacé même. Vous ne le verrez jamais sur les photos qu'il prend pourtant par centaines. Cependant, toujours présent, l'oeil partout, à la manoeuvre, derrière l'objectif. Grâce à ses photos, vous pouvez affirmer, sans crainte d'être contredit : “J'y étais!” Fidèle, dévoué, Daniel ne reçoit pas de ses pairs la reconnaissance des services rendus. Daniel, non pas en leur nom, mais à la place de tous les ingrats, je te dis du fond du coeur : « Merci, pour ce que tu fais ».

CLAUDE : le petit dernier. Ar bidoc'hig. Il s'en est dit dans son dos : “ Qu'est-ce qu'il foutait là? Marin d'eau douce”. Eh! OOOOH ! Je vous permets pas. Je n'le nie pas. J'ai fait le canal de Nantes à Brest. De Malestroit à Bout de Bois, avec quand même une difficulté majeure à Redon, pour passer la Vilaine. Je suis allé aussi à Guerlédan, avec un vent contraire. Mais vous ne pouvez pas me juger la-d'sus. J'étais avec Carmen et le canal on l'a fait à vélo. J'avais les bagages et mon beauceron dans la remorque. C'était pas facile. J'aurais voulu vous y voir.

Pourquoi j'étais à bord? Pourquoi? Je vais vous le dire. Les sinagots, ça me connaît. Comment? Comment que j'connais tout ça? Ma femme s'appelle Carmen. Petite fille de Sinagots Kério-Le Doriol, de Langle à côté de Port Anna. Ca vous en bouche un coin. Son grand-père a eu deux sinagots, un dans les années 20, Fleur de m'Amie, l'autre dans les années 30, Léonie ma Chère. Douze enfants dont des jumeaux et des triplées. Sa maman, Berthe, allait parfois porter le poisson au marché à Vannes, le matin. Langle, Barrarac'h, Conleau, Vannes, aller-retour à pied, avant d'aller à l'école. Un sacré caractère. Une vraie Bretonne et bretonnante en plus. Fallait l'entendre, quand ça allait pas : “Ma doue beniguet”*(6). Elle a eu dix enfants; sept filles. On ne voyait qu'elles. J'ai pas eu de mal à en trouver une. Dans les familles de pêcheurs Sinagots, tout le monde a un surnom. Carmen c'est Tintin. Elle m'a tout expliqué. Je comprends vite. Ca a été plus facile pour elle. Elle m'en a raconté. En bientôt quarante ans, elle m'en a fait voir aussi. De toutes les couleurs. Carmen c'est mon arc-en-ciel. C'est comme ça que j'appelle. Quand je l'ai connue, je lui disais : ma biche, vu qu'on s'était aimé dans la forêt du Gavre, au milieu des fougères. Ca sentait bon le pin sylvestre et le pin maritime. Vous avez bien entendu. J'ai dit : “maritime”. Alors, hein? Je connais rien aux sinagots?

J'ai baptisé mon récit : ILS ONT FAIT LE RETOUR DE NANTES

Entrons dans le vif du sujet. Et pour commencer, pour vous donner des éléments de comparaison, parlons un peu du voyage aller. Indispensable. Sans l'aller, pas de retour. Là aussi, un bateau, un équipage.

GILLES : vous le connaissez mieux que moi. A peine sorti de la salle de réanimation*(7), il prend son sac, il embarque. Le respect de la parole donnée, pour pas embêter André qui a assez à faire comme ça.. Le devoir avant tout. Le calme, l'expérience, l'amour de la mer. Ceux qui n'ont pas navigué avec Gilles ont encore beaucoup à apprendre.

MARCEL : A EDF, aux Amis du Sinagot, quand on a dit Marcel, on a tout dit. Y a rien à rajouter. Un prénom prédestiné. Un digne héritier de Marcel Paul*(8), pour ceux qui connaissent notre histoire. Une vie au service des autres. A Marcel, on lui doit plus que la lumière.

MICHEL : le régional de l'étape. Il est passé devant chez lui. Coucou Catherine! Mais au départ à Port Anna, il n'a pas pu s'empêcher de raconter une connerie, comme d'habitude. “Eh! Marcel! - Ouais! - J'ai vérifié les gueuses. Elles sont bien fixées. Mais il y en a deux qui traînent sur le pont. Comment que ça s'est fait? - Hein! Où tu vois deux gueuses, toi?” Et Michel, avec un gros clin d'oeil, désigne Joëlle et Sonia et laisse éclater son rire gras. Franchement. Mais ça c'est tout Michel. Et pourtant, il ne manque pas de goût. Regardez Catherine. Il a aussi de la suite dans les idées. Il n'aime pas les contradictions. Il a choisi de finir ses jours, dans un environnement qui lui parle. Il a fait construire à Penvins*(9). Michel il crâne pas. Il a des goûts simples.

BERNARD : Toujours là pour rompre la monotonie d'une navigation sans histoire : accordéon, chansons. Victime d'une insolation. Brûlé au deuxième degré. Pourtant il porte la barbe et la casquette. Les apparences sont trompeuses. Il m'a expliqué :” Je suis brun, mais j'ai une peau de rouquin. Y en a plusieurs dans la famille.”*(10) Je l'aime bien, Bernard, il me fait chanter. Mais le coup du rouquin, quand même. Le lendemain, j'ai vu les trois cubis de rouquin presque vides qui

traînaient sur le pont. Ben! mon salaud!

GEORGES : impeccable, sérieux. Mais il cache bien son jeu. Le samedi soir, aux anciens chantiers Dubigeon, il m'a demandé si nous avions trouvé facilement, pour arriver. Je lui raconte que j'ai été lycéen et étudiant à Nantes. Je venais nager à la piscine de l'Île Gloriette, juste à côté. Je trainais Place du Commerce, au cinéma Gaumont et plus loin sur les Quais de la Fosse. On disait les Quais de la Fesse, rapport aux filles. Il m'écoutait attentivement, me demandait des précisions. Il en perdait pas une. Et bien, quand Michel, qui se tenait bien parce que Catherine était là, a voulu le ramener à l'hôtel, introuvable le Georges.*(11)

JOELLE : Un rayon de soleil à bord. Bernard dit qu'ils auraient pu se passer d'elle, parce que du soleil c'est pas ce qui a manqué. En attendant si Joëlle se représente aux élections pour le CA, je vous engage à voter pour elle. Sympa, de l'élégance et tout.

SONIA : Son sourire, son dévouement. Elle avait tenu à faire partie du voyage. Elle avait besoin d'un grand bol d'air pour oublier l'atmosphère lourde de la dernière réunion mensuelle. Pour oublier la peine que des bavards impénitents lui avaient faite. Franchement là, vous m'avez fait honte. Elle qui y met tout son cœur. Merci Sonia!

LA DESCENTE VERS NANTES : en quelques mots. Peu de choses à dire. Peu de commentaires à faire. En plus j'y étais pas. Mais on sait déjà que : beau temps, belle mer... En plus ça descend. Pas grand chose à faire. Malheureusement certains n'ont pas su s'tenir. D'autres ont eu du mal à supporter. Bernard a été obligé de jouer et de chanter sans arrêt pour éviter à ceux-là de sombrer dans la torpeur ou dans les cubis. On ne sait pas encore exactement. L'enquête en cours le dira. Oui, parce que, suite aux dernières affaires, les Amis du Sinagot ont créé un comité d'éthique et préparé un conseil de discipline. Seules Joëlle et Sonia ont su résister. Toujours fraîches, élégantes, elles attiraient et, bien malgré elles, elles attisaient les convoitises. Michel, je m'adresse à toi. Si en plus de dire des conneries, t'as eu des mauvaises pensées et des mauvais gestes*(12) dans leur dos, confesse-toi, dis-le tout de suite. On en tiendra compte.

Je ne suis pas autorisé à vous parler du séjour à Nantes. Une précision quand même, côté Nantais. Parfait.

ET MAINTENANT, ce que tout le monde attend avec impatience : LE RETOUR DE NANTES.

Vous pouvez croire à priori que ça a été facile. On voit bien que vous manquez singulièrement d'expérience. C'est autre chose que le canal de Nantes à Brest. A ce propos, sur les cartes, il y a une erreur. Parce que de gauche à droite, c'est Brest à Nantes qu'on devrait lire. Le retour de Nantes à Port Anna, c'est pas facile du tout. C'est pour ça qu'on a changé d'équipage. On descend à Nantes, mais pour retourner dans le Golfe, ça remonte...vers le nord...Il faut des costauds.

Le départ était prévu à 10h00. On a pris un peu de retard. Il n'y avait pas eu de passation de consignes. Gilles et Marcel étaient rentrés pour raison de santé. Alors on s'est débrouillés. On a retroussé nos manches. On a fait la vaisselle, rangé le bi*(13), rangé les cubis, lessivé le pont, refait les niveaux du moteur, le plein, etc. Pourquoi Joëlle et Sonia qui avaient gardé les idées claires ont-elles laissé les choses en l'état? On parle déjà d'une ambiance étouffante, de pressions psychologiques, d'attitudes machistes. Gilles et Marcel sont hors de cause. Ca s'est passé dans leur dos. Gilles était aveuglé par ses pansements et Marcel croit que tout le monde est comme lui, respectueux des autres. Il se méfie pas assez.

A 10h05, on larguait les amarres. Cinq minutes, ça paraît peu pour faire tout ça. Mais

quand on est motivé, qu'on sait travailler et qu'on est bien commandé, on fait pas des miracles, non! (ça c'est encore des histoires de curé), le boulot avance. C'est tout.

Très vite, les quais s'éloignent. Le Joli Vent porte encore bien son nom, même si nous marchons au moteur. Nous nous jouons des bancs de sable. Claude est à la proue. Il connaît les fonds et les bas-fonds du coin. Trentemoult, Indre, Le Pellerin défilent et disparaissent à l'arrière. A Cordemais et sa centrale EDF, un premier signe avant coureur, comme si la Loire voulait nous faire payer la tranquille remontée de l'autre équipage. On n'avance plus. 1,7 noeud maxi, pendant deux heures. Puis, à l'approche de Donges, ça repart. On profite de la renverse pour passer le pont de Saint Nazaire. Nous sommes vigilants.

Très vite ça se gâte. Cap au 270° avec un vent d'ouest. La mer se forme. Le Joli Vent escalade gaillardement la crête des vagues. On se relaie à la barre. Personne ne faiblit. Tous les autres bateaux ont disparu. Nous sommes seuls sur l'eau. René et Jacky ont calculé la route, tout en nous donnant un cours de navigation, dans le cadre de la formation continue des équipages. Formation mise en place récemment dans l'association, mais pratiquée depuis toujours par René et Jacky. Les cartes sont rangées. Jacky me propose de prendre la barre. Aussitôt les éléments se déchaînent. Un peu comme s'ils se disaient, comme vous l'autre jour : "Non! Pas lui!". La mer se creuse : deux mètres, trois mètres. A chaque vague, nous embarquons de plus en plus d'eau. Jacky et Patrice s'assoient sur le bi pour faire barrage de leur corps et empêcher les embruns de m'aveugler*(14). On pompe, on écope. Le ciel s'obscurcit. Sorti, on ne sait d'où, un paquet de lessive (abandonné ouvert par l'équipage de la descente) explose au milieu du pont*(15). La mousse se mélange à l'écume et envahit tout le plancher, le bi, la cale. La mousse monte : un mètre. Je ne vois plus le compas. On ne voit plus le bateau. Je fais comme on m'a appris à l'armée. Je calcule l'azimut avec ma montre et le soleil. Je trouve deux repères : le mât de misaine et le grand mât. Je les garde bien alignés, pour pas perdre le cap. La proue du Joli Vent pointe vers le ciel. La poupe lance de ruades. La mousse continue à monter : deux mètres. Le mercure descend. Les bourrasques de vent nous couvrent de glace. Plus personne ne voit plus personne. Je réussis à garder le cap. Je vois encore le haut des mâts. Nous sommes trempés des pieds à la tête. J'entends la voix de Patrice, déformée par les rafales de vent : "Ma combinaison et mes chaussettes sont pleines d'eau. Je ne touche plus le fond de mes bottes. Je flotte entre deux eaux. J'ai l'impression de voler". Il était le seul à bord à pouvoir oser une telle comparaison. Après un choc plus dur que les autres, Jacky vient rouler à mes pieds pour disparaître aussitôt. Je crie "Kiki". Kiki, j'ai dit ça sans réfléchir. Mais je le regrette aussitôt. Jacky c'est un vrai marin. Kiki c'est un de mes beaux-frères. Et lui, il a navigué une fois, sur l'étang de Thau. Il a été tellement malade qu'en vomissant par-dessus bord, il a perdu son dentier*(16). L'ambiance à bord était plutôt à la déconne. Le bateau était à l'arrêt parce qu'ils pêchaient. Y en a un qu'a eu une idée. Il portait un dentier lui aussi. Discrètement il l'attache au bout de sa ligne, avant de la remettre à l'eau. Trente secondes après, il la remonte et s'écrie : "Kiki, viens voir, j'ai pêché ton dentier. Il le passe à Kiki qui l'essaye. Pas moyen de le mettre en place. Alors Kiki dit : "Non c'est pas le mien" et il le rejette à l'eau. La rigolade là-dedans. Sauf pour les deux...Trève de plaisanteries, pendant ce temps-là, la mousse a continué à monter : trois mètres, peut-être plus. Le thermomètre a explosé. Il fait au moins 50°. Nous sentons la sueur et la crasse. La coque craque, les mâts grincent. On entend le bois qui éclate. Au milieu du fracas, René imperturbable m'annonce calmement : "Claude, cap au 300°." Comment fait-il? Chapeau! René. Le Joli Vent se met à rouler, rouler et rouler encore. J'entends mes compagnons passer d'un bord sur l'autre pour maintenir l'assiette du bateau. Les mâts plongent dans les vagues. Il n'est que dix-huit heures. Et pourtant, il fait nuit noire. Le ciel, la mer, les nuages, l'écume, la vapeur d'eau et la mousse ne font plus qu'un. Nous sommes pris dans un tourbillon. Le Joli Vent roule, tangué, valse. Nous perdons pied. "*Emportés par (la houle) qui s'élanche et qui danse une folle farandole, nous sommes emportés au loin*"*(17). Brassés dans la grande soupe originelle, l'après big bang d'où sortira un jour un joyau sans pareil : le Golfe du Morbihan*(18). Combien de temps cela a-t-il duré? Combien de temps? Cinq heures, dix heures? Vingt heures, vingt heures trente ...une dernière

vague balaie tout sur son passage. Plus de mousse, plus de vagues, plus de nuages, plus de vent et devant nos yeux écarquillés, les cils et les sourcils collés par le sel et la lessive : le port de la Turballe. Nous nous regardons. Nous sommes méconnaissables : nos tenues gonflées d'eau, les traits tirés, les joues rougies, *“les mains coupées au vent glacé”**(19).

Pas une seconde à perdre. En dix minutes, nous changeons de tenue, nous rangeons le bi, passons la serpillère sur le pont, recollons deux bordées qui s'étaient déboîtées à tribord, préparons les amarres, sortons les pare-battages. Dix minutes. On sent quand même, un peu, la fatigue. Nous voulons faire bonne figure, donner la meilleure image des Sinagots à la population de la Turballe. Appelés par un des leurs, les pêcheurs ont envahi les jetées. Une clameur assourdissante, amplifiée par le brusque silence de l'océan apaisé, nous fait lever la tête. “Vivants! Ils sont vivants!”

Emus, nous marquons un temps d'arrêt, avant d'entrer dans le port. Conscients que nous avons besoin de nous retrouver entre nous, les pêcheurs sont retournés à leurs occupations. Nous nous amarrons à un ponton. René décide de nous accorder une pause. “Je boirai bien une petite mousse - T'as pas eu ta dose? - Si, mais faites comme moi. Je vous déconseille un sevrage brutal”. Ah! René, il a vécu au moins deux vies pour savoir tout ça. Avec lui, j'irais au bout du monde. Il m'arrivera rien.

On a commencé à se détendre. A rigoler. A revivre ces heures infernales. Mesdames, les hommes entre eux redeviennent vite des gamins. Y'a Jacky qu'a commencé, vite suivi par nous autres : “Quand on va rentrer, le premier qui ramène sa fraise, qui donne son avis sur tout, qui parle en réunion sans avoir demandé la permission au président, qui discute fort avec son voisin au lieu d'écouter Sonia, on lui clouera le bec – T'as fait le retour de Nantes, toi? Non? Alors! Fuitttt!”*(20) René nous a ramenés à la raison. “Après ce qu'on a vécu, on ne peut pas agir de la sorte. Nous sommes sortis grands de cette épreuve. On va nous observer. Nous ne pouvons pas décevoir.” On a ri encore. Mais conscients de nos nouvelles responsabilités, de l'exemple que nous devons donner, pour aider les Amis du Sinagot à évoluer, à s'élever au-dessus de leur modeste quotidien, de leur vie un peu fruste, bien sûr que nous serons à la hauteur.

En prévision du lendemain, nous prenons des décisions. René, Jacky et Daniel dormiront à l'hôtel. Il faut préserver l'élite. Patrice et Claude dormiront à bord. On n'abandonne pas Joli Vent. Nous décidons d'aller manger au restaurant, sur le port. On était encore en train de se raconter des blagues. Jacky se remémorait ses escales du temps où il servait dans la Royale ... *“les bouges d'Anvers et de Tanger,...après les bordels d'Amsterdam et tous les claques de Rio. Marin c'est...”* *(21). Tout d'un coup, il redevient sérieux. Un couple de jeunes amoureux vient au-devant de nous. Il a reconnu Sonia et son ami qui venaient aux nouvelles. Son sang de Sinagote a guidé ses pas vers nous. “Sonia, ne rougis pas. Tu nous as fait un grand plaisir.” Et ça c'est pas une connerie. Toute la nuit, les pêcheurs se sont relayés pour veiller sur notre sommeil. Ils passaient au ralenti, faisaient attention à ne pas faire de bruit, en chargeant ou déchargeant leurs bateaux. Patrice a eu un sommeil agité. Il a peu dormi. Le soir, il m'avait avoué : “Tu sais, je ronfle un peu “. Par amitié, je lui avais répondu : “Moi aussi et ça ne me dérange pas.” Marqué par tous les coups reçus, il se tournait, se retournait dans sa couchette. Je crois même l'avoir entendu appeler “maman”. Je ne suis pas sûr. Mais ce dont je suis certain c'est qu'il n'a pas ronflé. J'ai entendu bien nettement “Arou” et des bruits de succion, plusieurs fois. Tout homme garde en lui une part de son enfance. Là, ça remontait loin.

Lundi matin, petit déjeuner avec Sonia qui nous a rejoints au café. A son regard, on voit bien qu'elle a pensé à nous, toute la nuit. Sa fraîcheur, par cette matinée frisquette nous a réchauffés. Allez comprendre, vous qui l'avez pas vécu.

Les pleins faits, nous appareillons pour le Golfe. Remontée sans histoire. L'Atlantique avait renoncé. Il n'était pas remis de sa journée d'hier. Il nous avait envoyé une mer démontée. Vaincu, il ne se sentait pas de taille. A quelques encablures du Golfe, nous hissons les voiles. Enfin. Nous passons le goulet sans encombre, sous les vivats et les flashes des touristes. Philippe vient nous faire un brin de conduite, avec son bateau.. C'était vraiment gentil. Pas un mot sur les événements. Pascal appelle Jacky, au téléphone, pour nous saluer. Ils n'en parle pas non plus. En

passant la Pointe du Berno, nous apercevons Jean Bulot*(22), sur la digue du moulin. Lui est forcément au courant. Pendant quinze ans, aux commandes de l' Abeille Flandre, il en a traversé des tempêtes, dans le raz de Sein et le rail de Ouessant, pour secourir des bateaux en détresse. Il nous fait face, sans bouger, figé. Il n'a pas osé s'approcher. Il n'a pas trouvé la force de croiser notre regard. Ses beaux yeux bleus en ont pourtant affronté bien d'autres. N'est-ce pas mesdames? Mais là, il s'incline, saluant, comme il se doit des hommes hors du commun qui savent rester modestes. "Jean, tu aurais mérité d'être avec nous. Nous t'aurions aidé à affronter le combat de ta vie. Dans ta carrière exceptionnelle, c'est la seule expérience qui t'aura manqué. Dommage". Mes respects, mon Capitaine.

Sur la Cale à Port Anna, Marcel nous attend, submergé par l'émotion. Il ne sait pas que faire de ses mains. Il passe un coup de fil. Il allume une clope. Quand nous accostons, les mots lui manquent. "Alors, ça va?" Derrière l'apparente banalité des mots, transparait l'inquiétude, l'angoisse. Il a vraiment eu peur pour nous. Jacky dira plus tard : " Ca me fendait le coeur de le voir gêné". Il rajoutera : "*Parce que c'était lui, parce que c'était moi*"*(23)..., j'ai commencé à lui parler". Nous avons répondu à ses questions. Peu d'ailleurs, il était perdu. Jacky lui a dit "*Marcel, prends un verre de vin blanc*" *(24) et retrouvant un peu ses esprits , Marcel demande à Jacky : "*Dis-moi l'île aux pucelles, est-ce que ça peut être vrai?*" *(24). Il cherchait à nouveau ses mots. On sentait bien qu'il voulait dire quelque chose. D'un coup ça a jailli. Aussi soudaine qu'inattendue, il articula sa "*première phrase intelligible*", il exprima "*un admirable orgueil d'homme*" : "*ce que (vous avez) fait, je (vous) le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait*"*(25). "Là!, y a pas photo" a dit Daniel, qu'avait laissé son appareil à l'abri, dans son sac étanche.

Nous craignons de faire de la peine à Marcel, car nous avons un truc à lui avouer. On a utilisé les pages de son Bloc Marine*(26), pour nous essuyer le visage et les lunettes. Le peu qui reste est trempé, délavé, délavé. Nous savons qu'il y tenait : édition 2006, introuvable aujourd'hui, un cadeau du CE d'EDF pour son départ à la retraite. Avec toute la bonté qui le caractérise : " C'est rien, j'irai en acheter un neuf chez Diquéro.*(27)" Marcel, ça c'est un bon gars!

Quelques Amis du Sinagot qui rentrent de navigation viennent nous serrer la main. Nous sommes contents de voir que Gilles va bien. Patrick nous demande si nous n'avons pas vu un Objet Flottant Non Identifié.* (28) La presse maintenue à distance se précipite. "SVP, Pas aujourd'hui. Nous pensons d'abord à nos familles, à nos proches et à tous ceux qui nous sont chers."

Le lendemain, mardi, nous sommes invités à la Préfecture. Un représentant du cabinet présidentiel est là. Sarkozy veut nous remettre la légion d'honneur, à l'occasion du 14 juillet. " Dîtes au président qu'il est mal informé. Nous ne jouons pas au football." répond René, en notre nom à tous.

Le mercredi 18, nous recevons une invitation du CNRS, de l'Académie des Sciences et de l'Académie de Médecine. La Météo nationale veut nous voir. Les Services Secrets aussi. Nous leur demandons de s'arranger entre eux, pour une réunion unique.

Rendez-vous est pris pour la semaine suivante. Paris, Hopital du Val de Grâce. "S'ils veulent nous endormir, on se battra". Ou alors, on exige d'être piqués par J.P*(29). Une autre version circule. Des malveillants prétendent que l'un d'entre nous aurait dit : "Ah! Non alors! Pas J.P." Non, j'rigole. La Météo Nationale n'a rien vu. Les satellites n'ont rien transmis. Les astrophysiciens veulent comprendre. Ils ont dépensé des milliards pour construire un accélérateur de particules et démontrer que l'espace, le temps et la matière ne font qu'un. Ils sont sidérés, parce que nous, nous avons expérimenté ça , in vivo, avec un sinagot à 200.000 euros. Les neurologues sont persuadés qu'ils trouveront des traces de notre aventure dans nos neurones. Nous refusons de nous prêter tous à l'expérience. On se met d'accord. On fixe le protocole. Chacun son rôle. Chacun son tour. René, notre chef respecté, incontestable et incontesté veillera sur nous pendant les expérimentations. Patrice se dévoue pour la prise de tension. Le tensiomètre explose. Le médecin perd connaissance et chute lourdement. Le stéthoscope a fondu. Ca sent le poil d'oreille grillé. Un neurologue veut me faire passer un scanner, une IRM. Il me juge particulièrement vif, éveillé pour mon âge. Jacky intervient : "Gendarmerie nationale. Je vous arrête! Monsieur n'est pas le candidat idéal pour ce genre d'expérience. Je vous l'accorde, Claude est resté jeune. Il a un

cerveau d'adolescent, une mémoire vide. Mais attention! Il a fait toute sa carrière dans les commandos parachutistes, sous tous les cieux, sous toutes les latitudes. Il y a longtemps que les fourmis rouges lui auraient bouffé la cervelle, si elles l'avaient trouvée. Claude, c'est la vieille école. Il n'a pas connu l'informatique et l'électronique. Claude, en situation de survie, c'est Cromagnon, un tibia de mammoth, dans les mains. Ou alors, allez voir du côté de son cerveau reptilien. Mais là, je vous mets en garde. Vous prenez un risque énorme. Vous pourriez réduire à néant des années de travail. La recherche pourrait bien faire un sacré bond en arrière. Vous prenez vos responsabilités. Faites très attention. J'ai des collègues qu'ont essayé de l'interpeller. Ils n'ont pas recommencé.”
(30) Je reste imperturbable. Les psychologues m'observent. Encéphalogramme plat. Pas une émotion ne transparait sur mon visage. Tous les savants guettent, attendent une réaction. Rien. Malgré tous leurs diplômes, leurs titres ronflants, aucun n'a assez de jugeotte pour déceler la malice. Je tourne mon regard vers Jacky que je n'ai pas interrompu. Toujours imperturbable, amical, bienveillant même, je pense en moi-même :” Mon con. Tu perds rien pour attendre”. Vient le tour de Daniel. Stupéfaction, les images du 15 mai sont imprimées sur sa rétine. Malheureusement elles ont été abimées par le sel et la lessive Saint Marc. Les services spéciaux découvrent qu'elles sont stockées dans la mémoire de travail. Mais impossible de forcer les codes. Les meilleurs spécialistes s'y cassent le nez et préfèrent renoncer. Jacky s'est porté volontaire pour une bonne action. Il s'engage à faire don de son corps à la science. Je lève la main. “Je serai bref. Vous acceptez comme ça, sans examen préalable? Vous allez être déçus, parce que Jacky n'est pas un cochon. Tout n'est pas bon. Je vois que les mains qui peuvent être greffées. Elles sont comme neuves, jamais servi.” Dans ses yeux, je lis “ Tu m'as bien baisé. La vache”. Vous croyez qu'on est fâché. Pas du tout. On était déjà comme ça avant. On est capable de tout se dire, sans se couper la parole, sans crier, sans se faire la gueule. Prenez en de la graine.”(31)

Pas facile de conclure. Il faut se résigner. Tout a une fin. Je n'ai rien inventé. Je n'ai pas de mérite. Je vous ai regardé vivre. J'ai simplement raconté à ma façon. Sans arrière-pensée, je dédie ce récit à tous ceux qui sont cités et à tous les autres qui auraient dû, qui auraient pu, qui auraient voulu participer à l'aventure. Sans Carmen, sans les Amis du Sinagot, jamais je n'aurais passé d'aussi bons moments, à naviguer, à vous écouter, à bricoler, à rire et à chanter... L'aventure continue et je ne laisse pas ma place.

Mes Amis du Sinagot, de tout mon coeur, merci.

Saint Marcel, le 22 mai 2011

NOTES de l'AUTEUR

*(1) : site web : amis-du-sinagot.net - Sinago en breton. Sinagot en français. Nom des habitants de Séné et de leur chaloupe. Objectif de l'association : Sauvegarder et faire naviguer les sinagots. Actuellement, 120 jours par an, en moyenne.

*(2) :Joli Vent. Sinagot construit entre 1955 et 1958. Restauré en 2008 et 2009. Longueur : 11,50m.

*(3) : Jean Richard. Sinagot pure souche qui a navigué comme mousse sur les chaloupes de Séné. Passionné par l'histoire des gens de sa communauté. Auteur entre autres de “Au Pays des Sinagots”.

*(4) : Yann et Jean-Luc, deux beaux-frères, archivistes de l'association des Amis du Sinagot.

*(5) : Jacky a contrôlé, un jour, une embarcation surchargée, équipée d'un moteur trop petit pour affronter les conditions de navigation. Les passagers, dont un bébé, n'étaient pas équipés de gilet de sauvetage et couraient un danger. Une femme, inconsciente, ulcérée, par l'intervention de la gendarmerie a fait cette remarque.”Non contents de nous faire chier sur les routes...”

- *(6) : “Ma doue beniguet”(prononcer : ma doué béniguette”) = Mon dieu béni. Pour implorer, remercier, pester.
- *(7) : Gilles s'était fait opérer de polypes aux paupières. Il portait encore les pansements, pour protéger les cicatrices et ses yeux. Ses pommettes étaient déformées par les oedèmes et marquées par les hématomes.
- *(8) : Marcel Paul, orphelin, né en 1900, ouvrier, militant communiste, chef de réseau de résistance, interné en Allemagne, ministre de la production industrielle dans le gouvernement d'après-guerre, député... Il ne recevra la légion d'honneur qu'en 1982, l'année de sa mort. Il ne jouait pas au football.
- *(9) : Penvins. Prononcer comme pain et vin.
- *(10) : témoignage de l'intéressé.
- *(11) : authentique. Il est rentré à l'hôtel, à pied.
- *(12) : formule hypocrite que m'ont enseignée les curés, pour dire à confesse que je me tripotais le...
- *(13) : bi : abri à l'avant d'un sinagot.
- *(14) : effectivement, un membre de l'équipage a plaisanté là-dessus, en voyant Patrice et Jacky, assis, dos à la proue, sur le bi.
- *(15) et *(16) : authentique.
- *(17) : extrait d'une chanson d'Edith Piaf.
- *(18) : le Golfe du Morbihan figure parmi les trente plus beaux sites maritimes recensés de la planète, avec la Baie d'Along...En raison de la très grande beauté de ses paysages et de la richesse exceptionnelle de son patrimoine historique, culturel et naturel.
- *(19) : extrait d'une chanson de Michel Tonnerre : “Mon P'tit Garçon”.
- *(20) : on a déliré une bonne demi-heure, sur ce thème.
- *(21) : extrait de la chanson de Daniel Estève :”La Fille de Recouvrance”.
- *(22) : Jean Bulot, né à l'île d'Arz, l'île des Capitaines. 37 ans de marine marchande. 20 ans de remorqueurs de haute mer. 15 ans sur l'Abeille-Flandre, le plus puissant de son époque. Il a sauvé, par gros temps, plus de 100 navires en détresse. Auteur de plusieurs livres, dont “L'île des capitaines”. J'ai beaucoup de respect pour lui. Pour ses yeux, allez croiser son regard.
- *(23) : écrits de Montaigne, écrivain du 16ème siècle, pour expliquer son amitié avec La Boétie.
- *(24) : extrait d'une chanson de Pierre Perret.
- *(25) : extrait de “Terre des Hommes “ de Saint Exupéry. L'aventure de Guillaumet.
- *(26) : livre de bord, bible de la navigation côtière.
- *(27) : ancien membre des Amis du Sinagot”. Magasin de vêtements, accessoires et documents pour marins.
- *(28) : membre des amis du Sinagot. Ancien pilote de chasse qui a observé, en vol, un phénomène d'OVNI.
- *(29) : J.P. membre des Amis du Sinagot, médecin anesthésiste en retraite, répète souvent “Non, je rigole” après avoir lancé une moquerie à son interlocuteur.
- *(30) : il y a prescription.
- *(31) : on a déliré, un moment là aussi.